# Un pédagogue par la grâce de Dieu : Jan Ligthart

Autor(en): **Dévaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **53 (1924)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039197

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

égoïsme sous prétexte de vaquer à la prière inopportunément ; j'en écoute mon seul jugement propre et mes aises ; je me rétrécis et j'empêche la plénitude généreuse de Dieu de parvenir aux petits qu'il aime et qu'il veut sauver ; je suis un instrument déficient ; je dois donc craindre d'être rejeté. Je suis un mauvais serviteur qui en fait à sa tête. Le mauvais serviteur fut condamné, quoiqu'il n'eût point gaspillé le talent qu'il avait reçu en don, parce qu'il ne l'avait pas fait fructifier.

La vertu que nous apprend Gilles nous presse donc à la fois et d'agir de toute notre intelligence, de tout notre effort, de toute notre industrie, — et de ne pas confisquer en notre faveur une louange qui, en stricte justice, ne nous est pas due, puisque nous n'avons rien qui ne nous ait été donné.

Comme on exaltait Gilles, Gaspard, son compagnon, de s'écrier : « Ne lui dites donc pas qu'il est un saint : vous allez le faire pleurer ! » Que nous ne pleurions pas, loin de là, quand on nous adresse des compliments, cela montre que nous aurions grand besoin d'entendre encore le beau drame d'Henri Ghéon et de nous pénétrer de la double leçon qui s'en dégage. Comme Gaspard tirait — très irrespectueusement — dans le dos de Dame Magloire un bout de langue rose ourlant des lèvres moqueuses, un « normalien », qui pourrait être sans doute son cousin en espièglerie, se retourna et tira, lui aussi, une langue large et plate, exagérant manifestement sur le modèle. Il serait malheureux que le sympathique garnement fût seul imité ; les spectateurs ont sans doute ri des malicieuses reparties de Gaspard ; mais ils se sont, j'espère, laissé saisir et toucher par le charme de Gilles.

## UN PÉDAGOGUE PAR LA GRÂCE DE DIEU

# Jan Ligthart

« La Pédagogie oublie toujours une chose : elle oublie la Force secrète, l'influence miraculeuse de la personnalité, la toute-puissance du cœur. La Pédagogie agit par des mesures. Elle répond toujours à la question des éducateurs désespérés : « Que faut-il faire ? » Or, elle ne devrait répondre qu'à celle-ci : « Comment faut-il être ? » Soyez quelqu'un. Et de tout votre être émanera votre éducation. »

C'est tout Jan Ligthart [1]. En ces quelques lignes, il s'est tout

[1] J. W. L. Gunning et M. Gunning, *Jan Ligthart, sa vie et son œuvre*, Collections d'actualités pédagogiques, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1 vol. in-8°, 318 pages, 7 fr. 50 (suisses). Nous n'avons pas enfermé, dans les quelques pages qui suivent, tout Ligthart. Il est plus d'une idée, plus d'un procédé, que nous n'accepterions pas sans réserve, spécialement en matière de religion. Mais nous avons essayé d'exprimer ce qui nous semble caractéristique de sa manière, ce en quoi il est admirable, ce qui nous a « édifié » dans ce livre, l'un des meilleurs certes de cette « collection d'actualités pédagogiques ».

livré, et tout son système, et tout le secret de son influence et de son rayonnement.

Sa famille et son enfance semblent avoir dominé toute la pratique et toute la théorie de sa pédagogie future. Celle sur laquelle il va modeler son action, c'est une mère très aimante, très aimée, qui l'a pris, l'a gouverné, l'a formé par le cœur. Quant à la « Pédagogie », s'il ne la peut assez accabler d'invectives et d'ironies cinglantes, c'est qu'il lui prête les traits de son père, rigide, conventionnel, à cheval sur règles et méthodes, maladroit, maladif au reste, et qui réussit, en dix mois, à jeter les siens dans la plus noire des misères. A côté de ce dernier, on doit placer quelques-uns de ses maîtres qui ne savaient guère se faire agréer, un certain « Maître Cuir », en particulier. Mais, en opposition complète avec ceux-ci, nous en rencontrons d'autres qui ont su capter ses sentiments, un instituteur piétiste spécialement, qui n'épargnait guère plus les verges que les premiers, mais le gagna dès l'abord par le seul ton avec lequel il prononça ses prénoms : Gérard-Jan. C'est dire que Jan (Jean) était un enfant d'une sensibilité toute vibrante et comme écorchée.

Il naquit dans un taudis d'Amsterdam, en 1859. Mais il souffrit moins du manque de pain, du manque de feu, que du manque d'amour.

Et ce fut la misère qui le fit... pédagogue. A la vérité, avec quelle indignation il repousserait ce qualificatif ! « Pour être pédagogue, il faut étudier de gros livres, surtout allemands. » Il lut sans doute beaucoup, mais des poètes, des artistes, des livres de sciences, de psychologie aussi ; il semble s'être tenu soigneusement à l'écart des pédagogues. « Pour notre formation pédagogique, les artistes sont souvent de meilleurs maîtres que les manuels et encyclopédies pédagogiques », sans doute parce que, personnalités originales, ils suscitent en autrui le développement de la personnalité et de la spontanéité, qui seules éduquent. Donc, Jan avait douze ans ; il était doué d'une intelligence vive, de courage, d'allure, de cœur, de cœur surtout, et de beaucoup d'espièglerie. Qu'était-il autre chose qu'un gamin de la rue, et d'une rue de faubourg pauvre d'une grande ville, le Ghetto d'Amsterdam ? Or il arriva que la famille Ligthart se trouva si dépourvue qu'elle ne put plus payer le fort modique écolage de Jan. Son maître d'école alors, qui l'avait pris en affection, le garda près de lui comme « stagiaire » ou « aspirant-instituteur ». Et c'est ainsi que fut déterminée la destinée de Jan Ligthart.

Il commença son apprentissage en surveillant ses camarades pendant la classe, en jouant avec eux, en enfant qu'il était, pendant les récréations. Et quelles parties ! D'héroïques combats au grand dommage des cannes suédoises et des engins, car la halle de gymnastique servait de salle de jeu pendant les temps libres. Des navigations (nous sommes en Hollande) au travers du plancher, où les paillassons étaient des îles, et les tremplins, des paquebots. « Et cela se faisait sans que notre prestige en pâtit. Jouer et obéir étaient deux choses

distinctes. Au jeu, élèves et stagiaires étaient égaux ; dans les rapports de la classe, chacun connaissait son devoir. » Nous voulons bien en croire Ligthart ; il est sincère quand il nous assure que jamais il ne s'est tenu pour plus « respectable » que ses élèves ou la concierge de l'école, ni qu'il ait jamais exigé de soumission au nom de cette « respectabilité » personnelle ; « il exigeait l'obéissance parce que et en tant que son rôle l'y obligeait » ; mais avons-nous tort de penser que déjà perçait en cet enfant de douze ans la forte et prenante personnalité qui fit de lui un meneur et un chef, qui lui valut plus tard son extraordinaire ascendant sur la jeunesse ? Au reste, il ne se contente pas de jouer ; il travaille sous la direction de son bienfaiteur ; il lit ; il suit des « cours normaux » ; il obtient successivement son brevet d'instituteur primaire, puis un diplôme de maître principal ou de « chef d'école ».

Et c'est auprès de son ancien maître qu'il revient, auprès des enfants du Ghetto juif, sales, répugnants, affligés trop souvent de maladies dégoûtantes. Mais Jan ne voit rien, ne sent rien, ne sait rien, si ce n'est que ce sont de pauvres petits à décrasser, à caresser, à aimer, à élever, — et veuillez attribuer à ce noble mot toute la force et toute l'ampleur qu'il comporte.

Appelé à La Haye comme instituteur-chef, en 1885, Ligthart va pouvoir se donner à son apostolat sans entrave ni limite. Il est bien chétif cependant. Il ne pouvait se rendre, à Amsterdam, de son domicile à son école sans s'arrêter et s'asseoir au milieu du chemin ; son bon protecteur, devenu son chef hiérarchique, craignait de le voir expirer quelque jour en pleine classe ; sa femme l'épouse par dévouement autant que par amour, se condamnant à le soigner quelques années au plus. Mais il semble soutenu par le désir et le plaisir d'enseigner ; la vie turbulente des enfants paraît le raviver comme une fontaine de Jouvence. Il trompe tous les calculs et toutes les prophéties. Il fallut, trente ans après, en 1916, un stupide accident, un faux-pas, une chute dans un canal, suivie d'une paralysie cardiaque, pour avoir raison de son ardeur de vivre, — non pour lui, mais pour les petits, et, parmi ceux-ci, pour les plus abandonnés, et, de préférence, les plus méchants.

N'allons pas lui demander un système d'enseignement, encore moins une méthodologie nouvelle. Les auteurs qui nous l'ont fait connaître, ce dont je leur suis bien reconnaissant, se sont vainement efforcés, à mon avis, de le rattacher à Pierre, Jacques ou Jean. Leurs commentaires et réflexions ne sont pas au reste ce qu'il y a de meilleur dans leur livre. Ni ses essais de travaux manuels, ni la concentration excessive (et vite délaissée) qu'il organisa autour des branches réales, géographie, sciences naturelles, histoire, ni les traces « d'école active » que l'on relève à grand'peine parmi ses procédés, ne me paraissent suffire à décorer Ligthart du titre de novateur pédagogique, qu'il n'ambitionne en aucune façon. C'est un retour au passé que sa prédi-

lection pour les histoires et les images, et même l'art d'enrober une leçon de choses dans un récit est d'une technique qui n'a rien de nouveau, — que d'être retrouvée. Ce n'est point la tâche d'un éducateur de créer des méthodes, ni de « pondre » des manuels ; sa tâche est de former des intelligences et des caractères. L'histoire de la pédagogie, je le crains, fausse parfois, chez nos jeunes gens, la conception de leur rôle. Elle ne vante que ceux qui lancèrent de nouveaux modes d'enseigner, inventèrent de nouveaux procédés, alors que certains, assez nombreux, ne furent pas même capables d'élever leur propre enfant. Elle ne dit rien, ou presque, de ceux qui, dédaigneux de l'encre et du papier, vouèrent leurs efforts à susciter des âmes vives, tendres, joyeuses, délicates et fortes, exercèrent une emprise ineffaçable sur toute génération, inscrivirent plutôt dans les cœurs et les esprits que dans les livres leurs idées sur la manière dont la vie doit être vécue. Ligthart fut de ceux-là.

Sa méthode fut d'aimer et de se donner par amour. « C'est l'amour qui fait l'éducateur », disait-il volontiers, et encore : « La meilleure pédagogie est essentiellement simple : elle se résume en ces deux mots : se donner. » Mais attribuez au mot : amour, tout autre sens que tendresse molle, sensibilité caressante, faiblesse devant les pleurs, les caprices et les inclinations de l'enfant. L'amour, pour lui, c'est faire du bien, s'inspirer uniquement, sans retour sur soi, de l'idée et du vouloir de faire du bien, et pour ce faire, entrer dans le fond de l'âme et du cœur de l'enfant pour y susciter les énergies généreuses et les ardeurs viriles. Ceux qui possèdent cette faculté de comprendre la jeunesse, de la prendre, de l'enlever vers les sommets, Jan Ligthart les appelle, par opposition aux pédagogues des systèmes et des livres, des pédagogues par la grâce de Dieu.

Son éducation de l'enfant n'émane donc point de méthodes et de procédés, mais « de son être », de sa personnalité rayonnante et conquérante. Ligthart était très strict, sévère même, et envers son personnel, et à l'égard des enfants. Et cependant quels yeux ces derniers n'auraient-ils pas ouverts, si vous leur auriez dit que leur maître était un homme sévère. Il était, dans ses leçons, si prenant, il exerçait sur tous un ascendant si absolu, que les plus gamins, les plus étourdis, les plus rétifs, les plus bornés, n'éprouvaient aucune velléité, n'avaient pas même la pensée de bavarder, de se dissiper, de s'émanciper. Les esprits, les cœurs, les yeux, les mains, tout était accaparé. On lui amenait ceux que l'on avait chassés des autres écoles ; ceux-là surtout étaient bien reçus ; en quelques heures ils étaient, non pas domptés, mais conquis. Aussi pouvait-il se permettre d'énoncer la règle paradoxale : « Il faut que les enfants soient libres, mais de faire ce que nous voulons. »

On doit, pour obtenir de tels résultats, se donner à l'enfant. Mais ce don n'a quelque valeur que si celui qui se donne a quelque valeur lui-même. Hélas, parmi la gent humaine aussi, la camelote

n'est pas rare ; en se donnant, on ne donne en ce cas pas grand'chose, et l'on ne peut attendre grand'chose en retour. Or l'éducation de l'enfance exige le don d'une réelle et forte personnalité. Les petits s'élèvent non par des recettes pédagogiques, mais au contact d'un adulte qui vaut mieux qu'eux. Cet adulte ne se met à leur portée que pour les élever progressivement à son propre niveau. Plus ce niveau est élevé, mieux et plus haut l'enfant peut être élevé. Voilà l'exacte raison de cette recommandation que répète volontiers l'instituteur de La Haye : « L'éducation de l'enfant commence par l'éducation de l'adulte. » Voilà la signification profonde de cette parole si belle, si vraie, d'une vérité dont nous ne serons jamais assez pénétrés, que nous n'aurons jamais assez réalisée en nous : L'éducateur forme ses élèves moins par ce qu'il *dit* ou *fait* que par ce qu'il *est*. Alors le don a quelque valeur.

Il ne suffit pas de se donner ; le don doit être accepté par l'enfant, et celui-ci doit estimer ce don comme ayant du prix. Beaucoup se dévouent, qui ne savent qu'ennuyer, parfois exaspérer, ceux à qui ils se donnent. De ce don, ces derniers se passeraient bien ; ils ne l'estiment pas comme ayant du prix ; ils subissent le don et ne l'acceptent pas intérieurement ; le don n'est pas un don, mais une charge, un désagrément. L'éducateur doit se donner de telle façon qu'il devienne pour l'enfant celui qu'il désire, celui dont il a besoin, celui qu'il sent qui peut satisfaire les aspirations de son être en devenir vers plus de joie, vers plus de vie, vers « le meilleur ». Ah ! pour y parvenir, combien doit-on se donner délicatement, combien doit-on soigneusement se mettre au point de vue de l'enfant et non pas au sien propre, et comprendre ses besoins, ses désirs, ses plaisirs, et devenir pour eux le don précieux qu'ils réclament, auquel ils viennent, dont ils jouissent, et qu'ils aiment, et dont ils ne peuvent se passer ! « Le premier devoir de l'éducateur est donc de se mettre au niveau de ceux qu'on veut influencer, de pénétrer dans leur sphère, pour pouvoir les en faire sortir, les entraîner avec soi, et, partant de leur niveau, les élever en une ascension commune. »

Haut idéal, certes, et dont nous devons tous nous inspirer. Mais comme nous ne sommes pas tous au même degré que Jan Ligthart des « pédagogues par la grâce de Dieu », nous avons besoin quand même, et combien plus que lui, des livres et des méthodes pour nous renseigner sur l'âme de l'enfant et sur la façon de la traiter sans trop de maladresse. Prenons cependant garde que le papier n'étouffe pas en nous l'ardente et claire flamme de la vie personnelle qui seule est susceptible d'allumer d'autres flammes de vie.

E. Dévaud.

---

Quoi qu'on fasse, on n'élève jamais un enfant malgré lui. Il faut lui faire vouloir son éducation.

Mgr Dupanloup.